

Jean Malaurie, Les derniers rois de Thulé (extraits réécrits) 1989

Ethnologue

Localisation et situation : Thulé ou Uummannaq

Richesse flore faune : détroit de Lancaster et Jones, triple confluence, eaux polaires venues de l'OGA en longeant les côtes canadiennes, d'eaux chaudes du lointain Gulf Stream longeant la côte nord groenlandaise, d'eaux canadiennes de la mer de Beaufort par les deux détroits. Riche mélange de plancton et intense vie poissonnière, donc grande baleine, oiseaux, renards, guillemots, phoques, morses

C'est Lascaux vivant !

Religion : une jeune fille nommée Nerrivik avait épousé un goéland. Ils partirent tous deux vivre dans une petite île. Chaque matin, le mari goéland s'en allait à la chasse. Nerrivik l'attendait patiemment en raclant les peaux avec son couteau. Ses parents venaient parfois la voir. Le goéland avait pris l'habitude de mettre des lunettes quand il rentrait, il avait en effet des yeux affreux. Mais un jour, il revint chez lui, sans ses lunettes. « As-tu jamais vu mes yeux ? » dit-il en riant à sa femme Nerrivik. Intriguée, elle le regarda. Mais quand elle vit à quel point ils étaient laids, elle éclata en sanglots et plus jamais ne cessa de pleurer. Ses parents la pressèrent de fuir sur une petite barque en peaux de phoque, pendant que le goéland chassait. En hâte, ils quittèrent donc l'île un soir, mais quand le goéland revint, il fut dans une grande colère en réalisant que sa femme l'avait quitté. Il se mit à sa poursuite et bientôt aperçut la barque. Très vite, il vola si près qu'il la frôla. Les parents prirent peur et le père décida de jeter sa fille à la mer. Dès qu'elle fut dans l'eau, elle s'accrocha à la barque et manqua de la faire chavirer. Le père prit son coutelas et lui coupa quelques doigts des deux mains. Comme elle s'accrochait de nouveau, il coupa les doigts restants. La malheureuse Nerrivik persistait toutefois et se retenait avec ses paumes sanglantes. Pour en finir, le père lui coupa les deux mains. Nerrivik tentait bien de s'accrocher avec ses moignons, mais elle glissait lentement. Elle coula. Les parents purent achever leur voyage tranquillement. Après avoir coulé au fond de la mer, Nerrivik devint la déesse des Eaux.

Il y a longtemps, tout au début du monde, il y avait un homme une femme et leur fille. Le père voulait qu'elle ait un mari, à toute force, car il avait envie d'un gendre avec lequel il pourrait fumer et aller chasser. La fille, elle, n'en voulait pas, à aucun prix. Non, elle ne voulait pas de mari. « Tu ne veux pas d'homme ? Et bien, tu vois ce chien, prends-le, c'est bien assez pour toi ! » Il avait à peine prononcé ces mots qu'une sorte d'homme en crotte de chien entra dans l'iglou, et sitôt rentré, voulut en sortir ayant peur de la chaleur des lampes. Mais dès qu'il fut sorti, le chien hurla, qui avait senti son odeur forte. Il rentra à nouveau dans l'iglou, d'un bond il sauta sur la fille, s'y agrippa, déchira ses vêtements et lui fit un bébé. Au bout d'un moment, la fille parvint à le repousser et le père attachait l'homme crotte de chien dehors. Il se mit alors à hurler. Il rompit ses liens, entra à nouveau dans l'iglou et se colla à la fille. Le père prit une peau de phoque et la remplit de gros cailloux, il attachait solidement l'homme crotte à cette outre, emmena sa fille en kayak et la déposa sur une petite île. L'homme crotte hurla lamentablement, de tristesse, se détacha et se lança dans l'eau avec le gros sac. « Outre de phoque veux-tu flotter ? » dit-il, et par magie, le sac flotta au lieu de couler et l'entraîna au fond de la mer. Il traversa le bras de mer et rejoignit la fille sur l'île. Au bout d'un moment, il mourut et la fille donna naissance à des bébés mi-homme mi-chiens. C'est leur grand-père qui les nourrit, le père de la fille. Chaque fois qu'il venait sur l'île, ils avaient très faim et mangeaient tout ce qu'il apportait. « Qaa, qaa, qaa » Mangez, mangez, répétait la mère en clignant de ses yeux noirs, « n'en laissez pas au vieux gremlin ». Les enfants léchaient même le kayak, moitié pour remercier le vieux, moitié par faim. Un jour la mère dit : Maintenant mangez le vieil imbécile qui m'a donné cette espèce d'homme en crotte de chien pour mari. » Quand le grand-père fut mangé, la femme ne put alors nourrir ses fils, car c'était lui le seul chasseur. Elle se leva et se mit à les jeter à l'eau, et eux par deux à les chasser vers le large. Face à la mer, elle s'écria alors avec majesté : « Vous deux, partez et devenez phoques. Vous deux, partez et devenez loups. Vous deux, partez et devenez les Blancs... »

Hystéries polaires : toute une famille s'était réunie pour passer l'hiver dans un campement. Durant l'été la chasse avait été très bonne. Mais avec l'hiver, le perlerorneq allait fondre sur eux. Depuis quelques temps, maintenant que le soleil était bas sur l'horizon, la mère n'était à vrai dire, plus la même. Elle, qui travaillait du matin au soir, qu'on entendait rire dès l'aube, restait maintenant des heures à ne rien faire dans l'iglou, le regard vague, silencieuse. Les Inuits ne s'étaient pas inquiétés, parce qu'ils savent que l'on peut être bizarre à ce moment de l'année. Pourtant deux ou trois fois, elle avait dit des choses bizarres. Un soir que le père et le fils aîné étaient allés manger du phoque chez le voisin, la mère était restée couchée dans le lit. Ils étaient très excités car le voisin racontait qu'il avait vu des traces d'ours fraîches pas loin du campement. Soudain, vers minuit, ils entendirent hurler les chiens. « Rentrons, dit le père, il ne s'agit pas d'un ours, je le sens ». Dehors, les chiens

hurtaient de plus belle. Le vent s'était levé. Le fils partit en avant. On voyait la lumière de leur iglou qui semblait s'allumer et s'éteindre ; comme si quelqu'un passait et repassait sans cesse devant l'unique fenêtre. Auprès de la maison, les chiens tiraient de toutes leurs forces sur les laisses. Lorsqu'on ouvrit la porte, on découvrit un spectacle navrant. L'iglou était sens dessus dessous. Les peaux de caribou lacérées jonchaient le sol, au milieu de la viande de et de ruisseaux de sang. Les enfants se tenaient tremblants dans un coin. La mère, debout, le visage foncé, congestionné, courait de gauche à droite, les vêtements en désordre, un couteau à la main. Le bruit de la porte la fit tressaillir. Brusquement, elle se précipita, mais le père se jeta sur elle pour la libérer de son mal intérieur. Son corps était chaud et noir. Alertés par les cris, les voisins accoururent. La malheureuse bavait et se dégagea de toutes ses forces, et malgré le froid, partit vers la banquise. Elle ramassait des choses par terre, et les jetait sur ses poursuivants. Si elle trouvait des crottes de chien, elle les humait, puis s'en frottait le visage et les dévorait avec gourmandise. Elle se jeta à l'eau et monta au sommet d'un iceberg puis insulta très grossièrement les hommes. Elle sautait maintenant d'iceberg en iceberg. La situation était terrible, elle risquait à tout instant de tomber et couler. Ses forces finirent par faiblir, les hommes la saisirent et la ficelèrent sur un traîneau. Ramenée dans son iglou, le visage jaune et pâle, la peau devint claire et froide. Elle sombra dans un sommeil calme. A son réveil, elle ne se souvenait de rien. C'est le perlerorneq, quand la tristesse te gagne et que le soleil est faible. Au moindre prétexte, on hurle, on déchire ses vêtements et on fuit. Le perlerornek, c'est avoir mal à la vie.

Chasse : un morse est harponné ; après avoir plongé, il remonte à l'air libre pour respirer, les fusils claquent. Agonisant, il est achevé par un coup de pieu. Sa tête est attachée à la barque. A tour de rôle, des hommes soufflent dans un tube introduit dans son ventre, il est gonflé à pleine bouche, pour mieux flotter, comme une outre. Ce sera plus aisé de le ramener à la côte. Il est tiré hors de l'eau. On affute les couteaux sur les galets. C'est le harponneur qui a le privilège de crever la peau de l'animal. Le sang gicle par jets saccadés. Un autre récupère le sang dans un bidon pour la soupe, en se cambrant avec adresse, pour ne pas salir son pantalon en peau d'ours. Le découpage commence : le ventre est entaillé par le milieu, de la nuque au sexe, puis méthodiquement débité. Les chasseurs pataugent dans une boue gluante et sanglante. La viande rouge excite les hommes, chacun s'impatiente pour tirer le morceau auquel il a droit. Les nageoires sont mangées immédiatement, les chasseurs mâchent à moitié cette viande crue, parlent fort, s'agitent en brandissant d'énormes coutelas. Ils ont plaisir à les plonger dans l'animal afin de libérer le sang retenu. L'un s'est assis sur une pierre. Il boit le sang chaud par petites rasades dans une boîte de conserve. On se mouche dans ses doigts, de la morve tombe sur la viande, mais qui s'en préoccupe ? Un homme presse du doigt la peau blanchâtre et gélatineuse des gros intestins pour en faire gicler la matière colorée. Tout le monde l'imité, car quand la chasse est bonne, les tripes appartiennent à tout le monde. Un autre vide l'estomac de ses moules brunâtres prédigérées. Un chasseur s'est réservé les yeux, il les suce puis les croque. Durant ce festin, les hommes ont oublié la marée, les vagues viennent lécher leurs pieds. La mer monte ! L'eau commence à recouvrir l'animal et le dépeçage est loin d'être achevé. Chacun accourt, laissant là son morceau, afin de sauver ce qui peut encore être sauvé. On remonte l'animal au sec, le travail recommence. A la nuit tombée, tout est terminé. Chacun a fait une marque sur le morceau qu'il a reçu, et l'a traîné plus loin. La tête, les deux défenses d'ivoire et le cœur de 8 kilos reviennent de droit au chasseur qui a harponné la bête.

L'Esquimau est passionné par la météo. Si le **climat** se réchauffe, la faune est abondante et les esquimaux mènent une politique nataliste. Au contraire, si le froid est prégnant... Les hommes passent donc le temps à analyser le climat : le vol des oiseaux migrateurs, le mouvement et la forme des nuages, la lune et ses halos, l'arrivée tardive ou précoce des guillemots, la fonte de la toundra ou le regel, tout est clairement noté dans leurs esprits. Les itinéraires des caribous sont analysés avec le plus grand soin, l'absence des petits poissons le long du rivage et donc pas d'oiseaux à leurs recherches, et donc il n'y aura pas de phoques... le brouillard qui sort des naseaux des chiens est-il plus épais...

L'Esquimau n'aime pas compter, et jamais au-delà de 20. Seule la vie concrète l'intéresse, la chasse, le climat, les faits concrets observés dans la vie quotidienne, ils ne s'intéressent pas beaucoup aux objets modernes, ils ont vu trop de Blancs désemparés sous leur climat. Ils ont un sens remarquable de la direction, les moindres indices, traces dans la neige, les nuages, couleur du ciel, sens des pierres... leur permettent de se retrouver dans la tempête. Ils sont très curieux. Ils sont très doués de leurs mains, très manuels, très doués en mécanique. Ils ne savent pas épargner. Hospitalité, partage, générosité, ils improvisent, ont le goût de l'aventure,

Un esquimau ne peut exister sans ses chiens. On les nourrit tous les 3 jours l'été et tous les jours l'hiver. 1kg de viande par animal. On doit leur jeter les morceaux en respectant la hiérarchie de la meute. Les petites oreilles triangulaires sont tendues, le poil de l'échine est dressé, l'œil brun est fixé sur vous, sur le moindre mouvement de votre main. Le morceau jeté est attrapé au vol, les dents claquent. D'un coup de déglutition, le

chien avale sans mastiquer. Si le morceau jeté tombe au sol, le chien n'y touche pas. Le chien leader se tient à l'écart, tranquille, dominateur. Les chiens ne pardonnent pas, si le maître est mauvais, les maltraite inutilement, s'il se trompe d'itinéraire, s'il fait la moindre faute, ils se sauveront ou le tueront. Le chien couche toujours au-dehors de l'iglou, quel que soit le temps, la tempête, sinon ils deviendront mous. Lors de la naissance d'une portée, on les pend par la nuque et à la façon dont ils cambrent leurs reins, on distingue les forts et les faibles. Ces derniers sont jetés à la meute qui les avale d'un coup. On casse leurs molaires avec des pierres pour éviter qu'ils ne tranchent leurs liens, passés huit ans ils sont abattus ou pendus. Un bon attelage ne comporte qu'une femelle. Il faut toujours avoir son fouet en mains. Si l'on tombe devant eux, ils vous sautent dessus et vous tuent. Si vous faites preuve de la moindre faiblesse ou cajolerie, de la moindre injustice, de la moindre hésitation, ils vous trahiront, se rebelleront et vous tueront. Ou feront des erreurs mortelles. On vit, on lutte, on meurt. L'Esquimau traite ses chiens comme il se traite lui-même. S'il n'y a rien à manger, on se couche et on attend. Le malheur guette toujours. Rien n'est jamais donné définitivement, tout est précaire. L'espoir, la mort, le malheur, tout arrive très vite, sur une seule erreur.

Les **maisons** se chauffent à la lampe à huile de phoque. Hommes et femmes vivent presque nus dans les iglous : la « chaleur animale » de 5 à 7 personnes dans 15m², faible volume d'air, nourriture carnée à fort pouvoir calorique = 15 à 20°C. Les femmes ne portent qu'un cache-sexe bikini en peau de renard, les hommes sont torse nu en pantalon d'ours. L'esquimau aime la chaleur, transpirer, il a horreur des courants d'air, il bouche toutes les ouvertures avec des peaux, de la mousse, par contre dehors il aime être au sec. N'ayant pas de vêtements de rechange, il les fait sécher dans l'iglou pendant son sommeil. Comme serviette, on utilise une peau de lièvre ou des plumes de perdrix.

Repas : Morceaux de phoque fumants et noirs comme la suie, bouillis dans bouilloire. Pendant le repas, femmes et filles se tiennent à part, elles ne mangeront qu'après les hommes. La viande est à moitié mâchée puis avalée d'un coup de glotte. Entre deux portions, on se lèche les doigts un à un. On s'essuie les doigts avec une aile de perdrix. La sueur ruisselle sur les visages, les mèches de cheveux luisent de graisse. On se frappe le ventre satisfait, on rote, on pisse.

Le kiviaq : ce sont des oiseaux chassés le long des falaises, mergules. Sans les plumer ni les vider, on les met dans des sacs puis sous des pierres à l'abri du soleil. La graisse fond lentement sous l'effet de la chaleur et la chair des oiseaux se décompose. Une fois que cela a bien pourri, c'est un régal. Tout est mangé sauf le bec, les plumes et les pattes. On lèche les os puis on les casse pour aspirer la moelle. Cela fond dans la bouche, le cœur, le sang coagulé, la chair crue, ça dégouline, la peau est jaune pâle et grasseuse. Ils adorent aussi les poux, la fiente liquide de perdrix, recueillie sur la glace, mélangée à de la graisse de phoque, dans une odeur de poulailler. La moelle des os de renne, le sang de bébé phoque, parfois des algues et des racines.

Vieux : Le chasseur abandonnait ses vieux sur la banquise. Abandon nécessaire en cas de pénurie. En cas de famine, les Esquimaux fuyaient les villages, 48h de marche sans manger ni dormir, pour rejoindre les autres, vite, partager leurs réserves. Le père et le fils marchent en avant, la femme et la fille en arrière, derrière l'attelage. Seul le vieux est assis à l'arrière de la traîne. Se sachant de trop, il se laisse glisser. Personne ne se retourne, le traîneau s'éloigne inexorablement, « j'ai fait mon temps ». Il n'est plus qu'un point à l'horizon, l'homme stoïquement attend la fin, se laisse peu à peu geler.

Deuil : Lorsqu'un membre de la famille meurt, tout le monde se bouche la narine gauche puis on sort le corps et on referme vite l'iglou afin que son esprit n'y rentre pas. Ceux qui le sortent se bouchent les deux narines avec du foin, le sortent les pieds en avant, les enfants gardent leurs capuches et leurs mitaines, on le couche sur le dos, ficelé dans une peau, les yeux fermés, puis on le met sous des pierres, les pieds vers l'est, avec un mini traîneau, une pointe de harpon. Pendant 5 jours, personne ne parle, ne sort, ne mange, ne retire ses gants, on retourne le traîneau vers le sol afin de bien montrer aux esprits que l'on ne part pas chasser. Pendant un an, on rend visite au mort, on lui parle à mi-voix, on tourne trois fois autour de la tombe en suivant la rotation du soleil. Personne ne prononce son nom, tant qu'il n'est pas réincarné en un enfant, et même ensuite ce n'est qu'à voix basse, avec gêne, les yeux baissés. Beaucoup de rituels destinés à chasser les esprits mauvais du mort qui pourraient apporter le malheur.

Prêt de femme : pour une ou deux nuits, on pense que c'est infécond, si le prêt dure plusieurs mois et qu'un enfant, c'est la femme qui désigne qui est le père et on la croit. Fin de deuil, bonne chasse, on échange entre couples, les célibataires et vieux en sont exclus.

Les grandes décisions sont prises par les hommes. Sans eux, la femme ne peut ni ne veut rien décider. La femme est cantonnée dans une vie domestique très absorbante : enfants, coudre les vêtements, les bottes de

peau, nettoyer la maison, entrer et sortir pour aller chercher de l'eau, renouveler en graisse la lampe à huile, c'est elle qui décide pour les choses de la vie quotidienne, s'il s'oppose elle simule une maladie, se couche, ne répare plus ses bottes, et l'homme est boqué, **c'est elle qui a l'autorité.**

Une femme enceinte est considérée comme emplie de forces incontrôlables, dangereuses pour le groupe. Elle s'isole. Elle ne doit manger ni œufs, ni jeunes phoques, ni entrailles. Une femme qui perdait son enfant devenait maudite et ne pouvait plus toucher la nourriture commune, ni laver ni tenir quoi que ce soit, ni nommer les objets. Les femmes étaient très tatouées, sur les cuisses, les bras, les mains, la poitrine et le visage, réalisés avant le mariage de la jeune fille.

Beaucoup de fausses couches : durs voyages en traîneau avec des heurts et des chocs en fin de grossesse mars avril. Pêches au saumon à mi cuisson dans l'eau glacée en début de grossesse (juillet)

Faible fécondité : pas d'inceste jusqu'au 6^{ème} degré, pas de rapport sexuel en cas de deuil, tabous sexuels lors de fausses couches ou menstruations, infanticide des petites filles à la naissance en cas de pénurie, suppression des très jeunes enfants si la veuve ne peut se remarier, meurtre des enfants sans parents et non adoptés, familles limitées à deux enfants lors des pénuries, car contraintes climatiques considérables

Les jeunes sont très pudiques. Dès qu'ils sont mariés, les jeunes se craignent, les garçons fuient à la chasse, redoutent la nudité de l'autre, la plupart des jeunes filles arrivent vierges au jour de leur mariage vers 14 ans, 20 ans pour les garçons, dès qu'ils savent chasser.

L'amour (kujappoq) : « mammaraï » (c'était bon), d'avril à juin les hommes ne parlent que de ça, du sexe de leur femme, sa vivacité, son odeur le nombre de coïts leur durée etc... mais ce n'est que de la façade, de la fanfaronnerie, ils sont très pudiques, ne se dévêtissent jamais en public, ne défèquent jamais en public. Il faut savoir être très discret quand on a 2m² par personne. Il rote mais ne pète jamais dans l'iglou. Un iglou sent fort (sang, urine, viande faisandée) mais pas de pets.

L'enfant est élevé dans la liberté, le frapper est inconcevable. C'est le premier plaisir des parents, avant la chasse, les chiens, aucun enfant ne se plaint jamais de ses parents, préférence marquée pour les fils, il est très heureux car ses parents savent que sa vie sera difficile dès ses 8 ans. Chasse, froid, privations. Le garçon accompagne son père alors, ne le juge jamais, ne le regarde pas dans les yeux, mais l'imite, silencieusement. Les filles jouent avec des poupées, des osselets, les garçons avec des fouets. Dès 8 ans, il marche 30km par jour, dans la brume, dort peu, s'oriente dans la brume, vise au fusil. Si l'enfant traîne à se réveiller de sa nuit de 4h, il risque le cinglant « feignant », ce qui les terrifie. La pire insulte : Seqajuk « incapable, faible ! ». Les infirmes (débiles mentaux ou malformés) sont supprimés à la naissance. La mère les étrangle ou les étouffe d'une poignée de neige.

Naissance : la mère est à genoux sur le lit, en sueur sous les fourrures, , une vieille lui saisit les bras, on lui comprime le ventre avec une ceinture ou alors le mari se met derrière, lui attrape le torse et lui serre les jambes autour du ventre. La mère coupe le cordon avec une moule ou un morceau de glace, ou avec les dents, elle lèche l'enfant puis l'entoure de peaux de lapin, poils vers l'extérieur, puis le nettoie avec des plumes de perdrix humidifiées.

Sitôt né, c'est pour réclamer un nom que l'enfant pousse son premier cri. On a 3 ou 4 noms, on en change durant sa vie selon les circonstances, le nom est comme une sorte d'âme qui met l'enfant en relation avec le défunt patronyme, le nom relie et allie, on doit assistance à ses homonymes, on devient le mort réincarné, l'enfant a donc deux personnalités, c'est peut-être l'esprit du mort qui agit en lui. Et cela explique le comportement des parents en matière d'éducation. A 12 ans on devient adulte. Ce n'est qu'à ce moment que l'enfant peut recevoir des ordres de ses parents. Auparavant, seulement des suggestions. La mère tend son sein dès que l'enfant chouine, elle aspire sa morve avec sa langue, nettoie aussi ainsi son petit derrière sale, elle préfère le porter des heures plutôt que de le laisser. Il est lourd ? Peu importe, il est là.

L'Esquimau porte des masques successifs : aimable et impénétrable avec ses amis, ironique et persifleur avec le visiteur dans le besoin, embarrassé et pitoyable dans le besoin, technique et précis à la chasse, fort et théâtral au retour de celle-ci, voilent ou pleurnichard dans l'ivresse, grave et sentencieux à l'église, face fermée quand il est en colère. On se visite continuellement d'iglou en iglou, en annonçant sa venue en frottant ses pieds, on parle, même pour ne rien dire, on se raconte les mêmes histoires, plusieurs fois par jour.

L'Esquimau est souvent dépressif. Manque de soleil. Il est hanté par des pensées morbides, il laisse aller son esprit à la dérive. Surtout quand il fait mauvais et qu'il est bloqué dans l'iglou. Alors il se regroupe, se serre les uns les autres, une grande chasse difficile, puis une grande réunion, c'est ça la vie. C'est en groupe qu'on rit, qu'on se défoule. Mais si la mort frappe le groupe, l'Esquimau retrouve ses pensées noires, il pleure longtemps, redoute les fantômes et les démons, comme un enfant apeuré. L'Esquimau vit dans la terreur de se tromper, de fâcher un esprit mort, vengeur, qui apportera des malheurs.

L'Esquimau est solitaire et chasseur mais sait qu'il ne peut vivre sans les siens. Il y a contradiction entre le tempérament individualiste et la conviction que la solitude est synonyme de malheur.

Le groupe est supérieur à l'individu, les droits individuels sont nuls dans la mesure où il est impossible à un individu de résoudre seul les problèmes de sa propre survivance. L'orphelin n'est rien. Il est une charge pour tous, il a intérêt à être fort, endurant et jovial. Il ne dort que dans le couloir de l'iglou, mange le dernier, ne peut chasser, plus maltraité que les chiens.

Les iglous sont libres d'entrée ; on tousote et c'est tout, tout le monde communique avec tout le monde et se surveille. Le mariage est décidé par les parents, ce n'est pas une union d'amour, mais la création d'une coopérative. Le chef ou naalagaq doit être très fort physiquement, calme, modeste, laconique, rieur, généreux, tout réussir.

Peuple fier, qui n'écrit pas son histoire, mais qui est fier d'avoir vaincu l'implacable désert de glace grâce à une faculté exceptionnelle d'adaptation.

- Le communisme : vie en groupe, le sol, les terrains de chasse, la mer, les iglous appartiennent au groupe, seuls les instruments de chasse sont propriété privée, on hérite de traîneaux, kayaks, fusils, chiens. Cette société égalitaire refuse l'accumulation et le profit, exige le partage immédiat du gibier chassé. Même le couple doit être de temps en temps cassé, car il appartient au groupe.
- Un jeune ne participe pas aux débats, il assiste debout et derrière aux discussions, pareil pour les vieillards, il n'est pas un sage, il achève sa vie dans l'indifférence = **inégalité des âges**
- **Inégalité des sexes** : les femmes mangent à part et après l'homme ; ordre de distribution de la nourriture au retour de la chasse = chiens, enfants, chasseurs, femmes.
- **Inégalité des régions** : chaque famille stationne 3 à 5 ans dans une région, puis on tourne. Ainsi, aucune famille ne s'approprie le territoire, la tribu reste unie.

Personne ne conteste ces discriminations envers les femmes, les jeunes, les vieux, les faibles, les mauvais chasseurs, les sédentaires

Le goût de l'aventure : Un homme doit partir à 4 heures du matin chasser le renard. On le réveille... à 8 heures. La cabane est aussitôt sens dessus dessous. Les enfants braillent et pissent sur les peaux. Rien n'est prêt. Mais l'improvisation n'ajoute-t-elle pas de l'excitation à l'aventure ? L'homme grogne, mais il est content. Il va, il vient, il donne des ordres contradictoires. Sa jolie femme s'étire sur le lit, mollement, à demi nue, ses deux seins pendant comme des poires. Elle baille, bredouille quelques mots. « Bonne à rien » dit l'homme avec tendresse. Ce qu'il faut emporter comme vivres, personne ne le sait. On déchire une chemise pour rafistoler un sac. Une voisine est appelée pour raccommoier un pantalon. Le camp entier se réveille et vient assister au départ. Les chiens, en alerte depuis deux heures déjà, aboient. Les enfants se mettent de nouveau à crier. « Je pars ! » dit enfin l'homme. Les femmes redoublent d'ardeur. Elle se mélangent tout dans les sacs, peu importe. L'homme passera ses nuits à trier tout cela dans la tente. « Je pars sur-le-champ ! » dit l'homme en se dirigeant vers la porte. Mais crac ! Son pantalon d'ours se déchire. Rageur et ruisselant de sueur, il se déculotte devant tous : la fesse à l'air et le fouet à la main, il attendra qu'il soit recousu, blaguant et riant avec ses amis. Quel bon départ ! La virilité va de pair avec un certain dédain de l'ordre.

Lorsque l'aventure ne vient pas à lui, l'esquimau la suscite. En 1906, on a vu un groupe de huit familles embarqué par Peary sur son navire l'abandonner un beau jour parce que la monotonie du bord lui pesait. Le confort la gênait. Les familles mirent huit mois à parcourir à pied les centaines de kilomètres que le bateau accomplit en 22 jours. Leur voyage fut dramatique, les familles frôlèrent plusieurs fois la mort et souffrirent cruellement. La plupart des chiens avaient disparu. Plusieurs femmes enceintes se traînaient avec peine, mais tous étaient prêts à recommencer. Une vie sans imprévus et sans exploits vaut-elle la peine d'être vécue ? L'esquimau a besoin d'une nuit polaire déchainée, la neige, l'obscurité, les chiens qui hurlent comme des loups, la tente qui se déchire, la banquise qui se disloque, l'expédition en péril. Alors il est à son aise, avec la femme derrière qui tremble, geint, mais qui l'admire, les enfants qui crèvent de froid...

La vie est un combat. L'Esquimau n'est pas cruel par plaisir mais par nécessité.